

Kurt Caviezel, les yeux du monde.

Caroline Stefan

L'artiste zurichois glane ses images grâce aux webcams éparpillées sur la planète; une plongée fascinante dans le XXI^e siècle, côté public et côté privé.

Son précédent projet s'appelait «Red Light». Durant l'été 1997, Kurt Caviezel s'est posté sur son balcon zurichois pour photographier les automobilistes arrêtés au feu rouge. Certains baillent, se grattent, resserrent leur cravate. D'autres se prennent la main ou déplient un journal. L'artiste se demande alors s'il obtiendrait les mêmes images à New York ou à Mumbai. Pour ce faire, une idée germe, celle d'utiliser les webcams de la planète. Depuis plus de dix ans, donc, Kurt Caviezel sillonne le globe depuis son salon. Sa moisson, *Global affairs – Exploration in the Net*, est actuellement présentée à la Fondation suisse pour la photographie, à Winterthur.

Oubliés les conducteurs bloqués aux carrefours. L'exposition s'ouvre sur une galerie de portraits, des gens face à leur écran, dans leur lit, sur leur canapé ou au bureau, des internautes nus ou habillés, jeunes ou vieux, noirs ou blancs. Une mosaïque du monde. Tous ou presque ont l'air affreusement triste et l'on se demande ce qu'ils sont en train de faire; peut-être pas un Skype avec l'amour de leur vie. C'est ainsi, d'entrée le spectateur est plongé dans l'intimité des sujets de Caviezel, non sans un certain malaise. «Ces personnes ont posté elles-mêmes leurs images sur Internet, alors je n'ai pas de problème à les utiliser ni à les montrer», estime le «photographe». Un peu plus loin, un homme nu fume une pipe sur son sofa. Un autre – ou est-ce le même? – repasse un tissu vermeil les fesses à l'air. Un troisième dévoile sa panse au milieu d'un salon en pagaille.

«Je prends cela comme une démarche scientifique; j'observe des habitants des quatre coins de la planète et je vois comment ils interagissent avec la caméra, souligne Kurt Caviezel. Par exemple, les Japonais ne dévoilent rien de leur vie privée, tandis que les Brésiliens s'exhibent en train de manger, dormir ou regarder la télé.»

C'est ce flou entre les sphères publique et privée qui a intéressé Martin Gasser, directeur de la Fondation suisse pour la photographie: «On entre dans la vie des gens, banale ou extraordinaire. C'est un monde qui nous est habituellement fermé, comme lorsque les explorateurs du XIX^e siècle débarquaient sur des îles.»

Les caméras installées sur la voie publique sont l'autre grande matière de l'artiste zurichois. Paysages plus ou moins enneigés, routes plus ou moins fréquentées, touristes posant pour la postérité: les clichés prennent sens lorsqu'ils sont montrés en série. C'est là la patte de

Caviezel, triant, sélectionnant, recadrant pour apposer son regard sur les caméras du monde. Trois millions d'images dorment dans ses disques durs, l'exposition de Winterthur en compte moins d'une centaine, regroupées par thèmes, par lieux ou par esprit graphique. Souvent bien loin de l'instant décisif cher à Cartier-Bresson. Encore que: «Ce procédé me permet de récolter des photos que je ne pourrais prendre moi-même, comme un oiseau qui se pose sur la caméra. Elles ont quelque chose d'authentique parce que personne ne se trouve derrière l'objectif. Le sujet se sent libre», analyse l'artiste.

Les animaux ont une place de choix dans cette représentation du siècle, ajoutant de la poésie ou de l'absurdité dans les clichés. Un poisson vole dans une ruelle, un cerf est planté sur un lit, des insectes s'accrochent avec insistance aux écrans des caméras, superposant leurs membres multiples aux paysages urbains. Les images, tirées en plus ou moins grand format, dévoilent leurs pixels, leur flou et leurs couleurs saturées. «Tout cela confère une nouvelle sensualité à la photographie», estime Martin Gasser.

Dans la dernière salle, Kurt Caviezel propose des projections, ballet incessant d'une voiture rouge ou d'un chat remplaçant le pigeon sur la gouttière, jusqu'à l'épuisement.